

ne leur demande que deux biens : le travail et la pacification. Je ne puis croire qu'à la veille d'inviter l'Europe à venir s'asseoir à notre foyer pendant l'Exposition universelle, ils soient décidés, ces hommes d'Etat, à troubler la famille française avec des actes qui seraient qualifiés d'intolérants par nos hôtes, vissent-ils de l'Angleterre, de l'Amérique, de la Suisse, de la Prusse protestantes.

Non, jusqu'à preuve faite, je ne puis croire ces choses ! je ne puis croire qu'ils ne verront jamais les belles et grandes œuvres qu'il y aurait à entreprendre parmi nous pour le bien de la patrie et de l'humanité, si nous étions unis.

Cependant, quel que soit demain, et surtout s'il était aussi sombre qu'on nous le prophétise, ne cédon's ni aux excitations ni au découragement. Prenons le drapeau de la nation, prenons-le loyalement. C'est notre droit : il est à tout le monde, sans doute ! Sur ce drapeau de la République française, écrivons deux mots seulement : droit, liberté. Pas de privilèges, nous n'en demandons pas : nos droits, les droits de tous, dans les conditions où tous les exercent. Pas de servitudes non plus, par exemple. Nous n'en souffrirons pas. Nous sommes des citoyens comme d'autres. La liberté dans la mesure où elle ne blesse pas autrui !

Autour de ce drapeau, sonnons le ralliement. Plusieurs soutiennent qu'il ne se lèvera pas de troupe pour le défendre. C'est à démontrer. En tout cas, vous y seriez bien, vous, jeunesse chrétienne que j'aperçois : vous y seriez, n'est-ce pas ?

Suppose que vous et nous dussions pâtir de cet illustre voisinage, qu'importerait ? Qui souffre pour le droit et la liberté peut regarder aussi du côté du ciel avec confiance : Dieu l'attend. Il peut regarder aussi du côté de la terre, surtout quand cette terre est la terre de France. Le dernier mot y tarde parfois, mais il y fut toujours au droit et à la liberté !

Parlant le surlendemain à Paris en l'honneur d'un autre champion de l'Eglise, feu M. Chesne-ong, le P. Coubé, S. J., faisait écho aux paroles de l'évêque d'Orléans :

La liberté, messieurs, l'Eglise ne demande pas autre chose aux législateurs et aux gouvernements de ce temps. La liberté est un grand bien, ou plutôt c'est la racine et la condition de tout bien. Ce siècle est avide de liberté. Comme la cavale échappée qui aspire bruyamment l'air dans l'immensité des savanes, ce siècle, qui s'est jeté à corps perdu dans la liberté, en a respiré l'air avec amour et s'est enivré de ses parfums et de ses brises. Jouissez donc de la liberté, ô sociétés modernes, mais ne la gardez pas pour vous seules. L'Eglise y a droit comme vous. Est-ce donc trop pour votre libéralisme de ne pas lui forger des chaînes ? N'est-ce pas pour tous que vous avez proclamé la liberté, l'égalité, la justice ? Et, à défaut de justice, votre intérêt ne plaide-t-il pas en faveur de la liberté ? Ce n'est pas pour elle, en effet, c'est pour vous que l'Eglise veut être libre. Ce qu'elle vous demande, c'est la liberté de faire le bien et de répandre la lumière, c'est la liberté de rendre vos enfants bons et purs, de secourir vos pauvres, de soigner vos malades, de consoler vos mourants ;